

Des pères aux pieds d'argile

Hier, "Mon père, ce héros..." de Victor Hugo, "La gloire de mon père" de Pagnol, deux textes emblématiques de l'image du père et, plus récemment: cet interpellant "Père manquant, fils manqué" de Guy Corneau. Et, quelques années plus tard, les pères se demandent de plus en plus comment tenir leur place, remplir leur rôle...

> Laurence Delperdange

Gérard Neyrand est professeur de sociologie à l'université de Toulouse. Il participait en mars dernier à une rencontre organisée par le Département Recherches, Etudes et Formation de la Ligue des familles, dans le cadre d'une recherche-action autour de l'implication des hommes dans l'éducation des enfants. Il retraça, à cette occasion, les évolutions qui ont marqué les représentations de la paternité au cours des soixante dernières années⁽¹⁾.

Petit voyage dans l'histoire

Des évolutions en matière juridique, médicale, philosophique de la famille vont peu à peu bousculer l'ordre établi et cela dès le 18^e siècle. Le philosophe Jean-Jacques Rousseau apportera sa pierre à l'édifice en survalorisant dans ses écrits le lien de la mère à l'enfant. Auparavant, il n'était pas rare que les enfants soient mis en nourrice, voire abandonnés.

En France, la révolution française, en désacralisant le mariage et en laïcisant la famille, aura un impact indirect sur la fragilisation de la position paternelle et

sur l'organisation patriarcale qui, jusque-là, instituait le père comme "dieu de la famille".

La famille: un noyau dur?

Pour les sociétés occidentales, la famille nucléaire a longtemps représenté l'aboutissement de l'évolution sociale, un modèle du progrès. Elle remplissait une fonction socialisatrice et psychoaffective. Dans ce modèle, le père ouvre l'enfant au symbolique, à la loi. Il assure le lien avec l'espace public, gagne l'argent du ménage, représente l'autorité. Son rapport à l'enfant est indirect.

La mère, elle, dispense affection et soins au bébé. Elle préserve la sphère de l'intimité. Dans l'après-guerre, les théories sur l'hospitalisme et les effets de la carence maternelle sur le développement de l'enfant renforcent l'idée du lien essentiel et privilégié de la mère à l'enfant. Certains psychanalystes insistent sur ce lien "archaïque". Winnicott, célèbre pédiatre et psychanalyste britannique, énonce que le père est "incapable de tirer du plaisir à s'occuper du bébé." Ces théories ont pour effet de marginaliser le père.

Autre influence, dans la mouvance de Mai 68, celle des philosophes, parmi lesquels Herbert Marcuse, Wilhelm Reich,

Michel Foucault, qui vont critiquer le modèle bourgeois et remettre en question l'organisation sociale traditionnelle. Parallèlement, le concept d'autorité traditionnellement dévolu au père va être discrédité. On prône le dialogue plutôt que la répression. De nouveaux modèles de vivre ensemble voient le jour: les communautés sont une alternative à la famille nucléaire. Les revendications féministes amènent des modifications de la relation homme/femme s'opposant à l'exclusivité maternelle en matière de soins aux bébés. C'est à cette époque que sort l'ouvrage d'Elisabeth Badinter **L'amour en plus** qui questionne la

notion d'instinct maternel qui serait, écrit-elle, "culturellement construit". Le nombre de femmes dans la vie professionnelle ne cesse d'augmenter tandis

que se développe la reconnaissance d'une nouvelle paternité, plus affective. On parlera de "papa-poule".

Puis, l'augmentation du nombre de divorces et ses conséquences sur le lien du père à l'enfant marqueront bien entendu des bouleversements dans la position paternelle. Lors des divorces, c'est le plus souvent à la mère que va être confiée la garde des enfants. Cette pratique est intériorisée par toute une société. Certains pères vont disparaître du paysage de l'enfant. La notion de coparentalité va voir le jour. Plus récemment, l'instauration de l'autorité parentale conjointe marquera plus officiellement la sortie du patriarcat. Les lois entérinent peu à peu la perte du statut traditionnel du père.

Beaux-pères et belles-mères entrent aussi sur la scène des recompositions familiales. Ces changements provoqueront une disjonction croissante de la dimension biologique avec les autres dimensions parentales - les dimensions socio-juridiques liées à la déclaration de naissance, la dimension généalogique de l'inscription dans une lignée, les dimensions relationnelle, éducative, affective.

Si l'on ajoute à cela les débats qui se développent, depuis la fin des années 1980, autour de la filiation ainsi que l'émergence des techniques et pratiques nouvelles en matière de procréation (bébé-éprouvette, don de sperme...), on comprend que de nouveaux enjeux se font jour et que la législation doit s'adapter à ces nouvelles réalités. Il s'agit bien aujourd'hui, dit Gérard Neyrand, d'une véritable révolution anthropologique qui nécessite une redéfinition sociologique de la place du père. La paternité contemporaine est donc à la croisée des chemins, de multiples voix définissant chacune à sa manière, sa place. Pas facile donc, pour beaucoup, d'être père par les temps qui courent! ■

(1) Le fruit de cette recherche a été publié en 1999 aux Presses Universitaires de France, sous le titre: *L'enfant, la mère et la question du père.*

Les cartes brouillées de la paternité

Etre père aujourd'hui, pour certains, c'est tisser vaille que vaille du lien à l'enfant dans un quotidien en déséquilibre, aux contours flous, sans bases pour demain. Dans les cités sociales des anciens bassins miniers du Hainaut, Pascale Jamouille, ethnologue de l'UCL est allée au cœur du vécu de ces pères, plongeant aux racines de leurs souffrances psychiques, familiales et sociales. Elle livre leur vérité et fait sauter le vernis confortable des préjugés.

> Laurence Delperdange

Quelles réalités se trament derrière les fenêtres fermées de ces grands ensembles de logements sociaux, le plus souvent oubliés des pouvoirs publics? Pères absents, violents, irresponsables...? L'enquête qu'a menée, durant trois ans, Pascale Jamouille ⁽¹⁾, dévoile plutôt des parcours chaotiques d'adolescents et de pères qui portent en eux les stigmates d'une société en mutation avec ses laissés pour compte.

Car lorsque l'on vit dans ces logements sociaux, anciennes cités ouvrières, aujourd'hui aux allures dégradées, on n'est pas fier. On se terre, le plus souvent, dans son appartement, craignant le regard des autres, craignant aussi d'être dénoncés pour avoir contourné des règlements. Craignant aussi de voir ses enfants montrés du doigt parce qu'ils ont commis des actes

répréhensibles. "Tout ce qui faisait la force des solidarités du monde ouvrier a déserté ces anciennes cités ouvrières. La sidérurgie produisait des valeurs de virilité. On y affrontait les risques et la peur sans faiblir. La vaillance au travail faisait la valeur de l'homme. Vie collective, combat syndical nourrissaient la culture ouvrière", constate l'ethnologue. Les fils et petits-fils d'ouvriers sidérurgistes ont, eux, aujourd'hui bien du mal à s'insérer dans le monde du travail car que faire lorsqu'on n'a pas de qualification et que les emplois se font rares? "Beaucoup de jeunes pères de cité exercent des emplois contingents qu'ils combinent parfois avec des embauches risquées, ponctuelles et aléatoires dans l'économie

souterraine". Et ces pratiques ne sont pas sans risque. Il n'est pas rare que de jeunes pères se retrouvent en prison, les infractions commises dans leur jeunesse arrivant en décalé. Cela les fait reculer vers un autre temps de leur vie, alors qu'ils commençaient, conscients de leur

nouvelle responsabilité de parent, à mettre des choses en place.

Leur couple et leur paternité s'en trouvent donc fragilisés. Beaucoup de jeunes adultes expriment aussi leur difficulté d'être à nouveau sans travail alors qu'ils avaient espéré être engagés après avoir donné le meilleur d'eux-mêmes dans un emploi à durée déterminée. "La rupture d'insertion professionnelle génère chez de nombreux pères une crise identitaire qui se caractérise par la rupture des rapports de confiance (en soi, dans les relations sociales, dans les institutions)." Ces pères transmettent à leurs enfants leur colère et leur défiance.

Pères invisibles

Dans ces immeubles, les hommes sont très minoritaires, les femmes seules étant prioritaires dans l'octroi de logements sociaux. Certains pères ont des domiciles fictifs pour pouvoir garantir une stabilité minimale des ressources en gardant le taux isolé d'allocations so-

ciales et un loyer modéré. Ils sont donc présents sans l'être officiellement. "Les jeunes gens sont tenus à l'écart des modèles identificatoires masculins structurants", souligne Pascale Jamouille. Il n'est pas simple alors pour les adolescents de se projeter dans des pères qui ne se sont pas occupés d'eux ou dont la mère renvoie une image négative. "Dans ce contexte, explique Pascale Jamouille, certains adolescents vont mettre en jeu la force virile, l'illégalité et la violence. C'est pour eux une façon de s'affirmer dans la rue, au sein de leur bande." De jeunes pères s'appuyant sur les modèles paternels qu'ils ont connus, c'est-à-dire le plus souvent "un modèle où l'absence de dialogue et la peur du père sont bien présentes", ne savent comment réagir devant des adolescents qui se rebiffent. Ils vont alors se replier sur eux-mêmes, désinvestir la relation. Heureusement, d'autres parviendront néanmoins à instaurer un dialogue constructif.

Tom élève seul ses deux enfants. Il émarge au CPAS et gagne 778 euros par mois et les allocations familiales. Il travaille au noir pour que ses enfants ne manquent de rien. "Au mois de septembre, j'ai dû payer 175 euros de frais scolaires pour ma fille. Je n'ai pas mangé pendant deux ou trois jours. Je calcu-

le tout le temps, dit-il. Même quand je dors."

L'auteur explique: "Dans les cités, on regrette les anciens qui avaient une ligne de conduite. La jeune génération a incorporé plusieurs systèmes normatifs dont celui de l'ancien monde industriel dans lequel le père est un symbole, une image forte, souvent placée trop haut pour être accessible. Il est maître chez lui, impose les règles mais ne parle pas de ses sentiments. Or, les fils rêvent de dialogue, d'affection. Ceux-ci doivent donc incorporer différents codes sociaux, ce qui donne des personnalités mul-

tiples, à plusieurs visages", explique Pascale Jamouille. Leurs conduites sont imprévisibles. "Quand il n'y a pas d'accord sur les règles, le jeu social peut devenir violent. Mais que peuvent transmettre les vieux ouvriers rigoristes, solidaires et durs au travail aux jeunes précaires?" se demande l'auteur. A ce vide de transmission - car, que transmettre lorsque les lendemains de ses enfants ne sont pas pleins de promesses - répond l'illusion de la consommation. "Comment éduquer ses enfants quand on n'est pas porté à faire régner l'ordre?" se demande un père. "Comment éduquer quand on n'a pas d'argent?" se demande un autre.

Sortir de cet engrenage

"La vie sociale façonne les vies de famille. Les femmes sont saturées de responsabilités et reprochent aux hommes de ne pas prendre une place qu'elles ne sont pourtant pas toujours prêtes à leur laisser prendre. Et, de leur côté, les hommes, sans travail, ont l'impression de ne pouvoir être ni des pères à part entière, ni des hommes. Beaucoup ressentent un sentiment d'infériorité par rapport à leur propre père. Ils se murent dans le silence, la dépression et les consommations de psychotropes. Ils ont le sentiment que leur ex-femme a toutes les cartes de la parentalité en main. Quand un vide de père leur est transmis et que des modèles de paternité assumée manquent dans leur environnement, la responsabilité parentale ne s'encode pas dans la personnalité de ces jeunes." Il est temps, comme le préconise Pascale Jamouille, de chercher des modes d'action publique de soutien adaptés à la paternité. ■

(1) *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieu précaire*, Pascale Jamouille, Editions La Découverte, Paris, 2005.